



HAL
open science

La "Belle Époque" de la société et de la culture en France

Dominique Lejeune

► **To cite this version:**

Dominique Lejeune. La "Belle Époque" de la société et de la culture en France. Licence. Université ouverte de Besançon, France. 2017, pp.24. cel-01615634

HAL Id: cel-01615634

<https://hal.science/cel-01615634>

Submitted on 12 Oct 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial 4.0 International License

La « Belle Époque » de la société et de la culture en France Besançon 11 octobre 2017, 8h30-10h

par Dominique Lejeune, Prof Dr Dr

Qu'on ne s'attende pas à entendre ici l'histoire brillante de la « haute société », du Tout-Paris, des demi-mondaines, etc. ! On va voir une société globale « commandée » par la conjoncture économique, avec le renversement de conjoncture de 1896.

Ce qui est fondamentalement constitutif des réalités concrètes de la Belle Époque, ce sont essentiellement la société et la culture. La société globale est « en progrès » grâce à la bonne conjoncture économique, mais l'on examinera les légendes dorée et noire des années 1900.

La culture est effervescente, la France connaît au début du siècle dernier un véritable bouillonnement culturel, que symbolisent l'Exposition de 1900 et le *Sacre du Printemps* (1913). Mais Paris n'est que l'un des pôles d'une brillante culture européenne, avec Berlin, Vienne, etc.

- | |
|---|
| I. Économie et société |
| II. L'effervescence culturelle |
| III. L'enseignement, patrimoine républicain |

I. Économie et société

1°) Démographie et famille

Population de 1911 (recensement) : 39,6 millions d'habitants, soit nettement moins que **d'électeurs** en 2017 (Population en France au 1er janvier 2017 : 66,9 millions d'habitants). Le **recul de la natalité** en France depuis la fin du XVIIIe siècle manifeste ses effets et suscite un débat. Accéléré dans la deuxième moitié du XIXe siècle par l'extension des pratiques contraceptives, le recul donne pour les années 1900 un taux de natalité faible (18,7 ‰ en 1911 ; 20 en 1914) et à plusieurs reprises inférieur au taux de mortalité (déficit de 30 000 en 1911) ; au **recensement de 1911**, deux familles sur trois ont 0, 1, ou 2 enfants. Le désir d'une vie meilleure, plus facile,

permettant de donner aux enfants une instruction et un rang social supérieur, a gagné toutes les catégories sociales.

Il y a un **malthusianisme actif**, diffusant les idées néo-malthusiennes, les procédés et les produits contraceptifs, par le biais de conférences, tracts et brochures. S'y ajoute l'idée de « **grève des ventres** », privant le capitalisme des esclaves et des soldats dont il a besoin. Sur les néo-malthusiens **la répression** s'abat, menée par tribunaux, Ligue pour la Décence des Rues, Fédération des sociétés contre la pornographie et Société centrale de protestation contre la licence des rues, les deux dernières animées par le sénateur inamovible **René Bérenger** (1830-1915, « père la pudeur » de la IIIe République !).

Le **courant nataliste** puise dans un vivier, alimenté par la mentalité de la Revanche, et par la hantise de la « décadence », très répandue depuis la fin du XIXe siècle, la crainte de la dénatalité remplaçant celle de la surpopulation. Une énorme littérature déplore la dépopulation (*cf.* René Bazin, *La Terre qui meurt*, 1899, avec de nombreuses rééditions à la *Belle Époque*).

L'accroissement naturel faible, et même négatif en 1900, 1907 et 1911, explique la quasi-stabilité du chiffre de la population : 38 millions d'habitants en 1870, il est vrai avec encore l'Alsace-Moselle, 37,4 en 1880, 39,6 en 1911. En conséquence, il y a **baisse relative de la population nationale**, qui représentait 14 % de la population européenne en 1851 : elle est à 9 % en 1911. La situation est sans surprise : **l'accroissement naturel** est au début du XXe siècle pour l'ensemble de l'Europe de 7 ‰ par an, au Royaume-Uni de 11 ‰, en Allemagne de 10 ‰, en France de 3,5 ‰ ! Les **conséquences** sont aisées à percevoir : importance de l'immigration, à cause de la faiblesse du taux d'accroissement naturel — 1,1 million d'étrangers en 1911 (2,8 % de la population) —, nécessité d'un effort plus intense dans le domaine militaire pour tenter d'équilibrer l'armée allemande, car l'Allemagne a 68 millions d'habitants en 1914 et il naît deux fois plus d'Allemands que de Français à la Belle Époque...

Le **vieillissement** provoqué — les moins de vingt ans qui formaient 44 % de la population du début du XIXe siècle ne sont plus qu'un tiers, les plus de 60 ans 13 % — a des **conséquences évidentes, mais d'autres le sont moins** : dans la population active de 1914, 100 personnes actives (37 femmes, 63 hommes) ont la charge de 89 inactifs seulement (jeunes et vieillards), alors que dans tous les autres pays la proportion est inversée.

Natalité, croissance faible voire diminution, varient **selon les classes sociales**, le monde rural et les familles pratiquantes ont une natalité plus forte, mais Normandie

et Aquitaine sont touchées par la dénatalité ; globalement, la moitié sud de la France est anémiée. La **répartition entre populations rurale et urbaine** en France subit elle aussi peu de changements. La population citadine ne dépassera la population rurale qu'en 1931 ; **en 1913, les 16 villes de plus de 100 000 habitants ne groupent que le 1/7 de la population totale. Besançon a 57 978 habitants en 1911.**

La Belle Époque voit le règne de **la famille bourgeoise**, quelle que soit la classe sociale, même dans *Sans famille* et *En famille* d'Hector Malot (1879 et 1893), où l'aristocratie est de fait bourgeoise.

Toutefois le vernis se fendille et dans les lézardes culturelles s'expriment une **intense foi dans le progrès et des hymnes à la modernité**, comme plus tard lors des années 50, *cf. ma conférence de cet après-midi.*

2°) Une France artisanale, une France industrielle, une France ouvrière

Je ne parlerai pas de l'agriculture, bien connue. Certes, il y a progrès de l'élevage en Franche-Comté, mais tout le monde le sait...

a) La petite entreprise

La **petite entreprise**, définissable par le nombre d'ouvriers employés — seulement 1 % des établissements industriels ont plus de 50 ouvriers — , le chiffre d'affaires, ou encore la nature de la force motrice utilisée, est une caractéristique bien française. Elle n'est pas seulement un témoignage du passé, laissé à l'écart par la Révolution industrielle, mais aussi un **rouage du capitalisme moderne**, qui intègre plus ou moins totalement la petite entreprise. En effet, en négligeant les arguments favorables les plus complaisamment avancés à l'époque — faible prolétarisation, patriotisme d'un pays de propriétaires-citoyens — , il apparaît que le caractère principal de l'industrialisation « à la française » n'a pas été l'élimination rapide de l'atelier dispersé par l'usine mécanisée mais le **développement combiné de l'usine et de l'atelier**, principalement rural, le maintien majoritaire de la petite entreprise étant une réponse aux conditions de l'industrialisation, et non pas, comme on l'a souvent cru, un défaut de celle-ci.

La Belle Époque a d'ailleurs une originalité politique à ce propos, puisque le problème de la petite entreprise va jouer **un rôle essentiel dans la défense et l'évolution de l'idéologie du parti radical** : la petite entreprise apparaît comme un moyen terme entre libéralisme et socialisme, entre capitalistes et prolétaires, et elle permet la mobilité sociale. Au marxisme, le parti radical opposera un schéma fondé sur les relations verticales qui autorisent la fluidité sociale. Notons d'ailleurs qu'en 1899 se crée un **Comité républicain du Commerce et de l'Industrie**, qui jouera un rôle dans la fondation en 1901 du parti radical. La création du Comité est à peu près contemporaine du changement de phase A en phase B (1896), qui s'inscrit donc dans une triple continuité : règne du libéralisme économique, existence d'un capitalisme déjà structuré et de structures capitalistes définies en bonne partie par la petite entreprise et les non-rapports avec l'État. Mais il est une rupture essentielle avec le passé : justement **l'arrêt de la dépression économique de la fin du XIXe siècle**.

Les historiens Jeanne Gaillard (1909-1983) et Francis Démier ont bien précisé que l'artisan est **un homme de métier, compétent, pour lequel le travail est un « gagne-pain »**, selon les expressions utilisées à plusieurs reprises. L'artisanat participe des **valeurs républicaines**. Il ne se considère pas comme un « entrepreneur » et sent

intuitivement le dualisme à la française, dans lequel la petite entreprise trouve sa place. Certains économistes libéraux la voient d'ailleurs avec faveur, les catholiques sociaux, par exemple. **L'accès à un petit capitalisme** reste possible, surtout en ces temps de bonne conjoncture, à des entrepreneurs modestes, dans des secteurs comme la petite métallurgie, la construction mécanique, etc. Jusqu'en 1906 le pourcentage de main-d'œuvre employée dans les grosses usines stagne plutôt et la **petite entreprise résiste bien**.

b) La naissance et le développement de l'automobile

Une des voies de l'accession à un capitalisme industriel est **la naissance et le développement de l'automobile**, phénomène typique des mutations industrielles de la Belle Époque. Une première Exposition internationale d'Automobiles s'est déroulée du 15 juin au 3 juillet 1898 dans le Jardin des Tuileries. C'est en quittant ce premier « Salon » que le président de la République Félix Faure aurait lâché : « Vos voitures sont bien laides et sentent bien mauvais » ! L'année suivante, une deuxième exposition se tint au même endroit, sans Félix Faure, mort le 16 février à l'Élysée dans les bras d'une belle... Le **Grand Palais** fut construit à proximité des Champs-Élysées de 1897 à 1900 pour l'Exposition universelle de 1900, il servit chaque année de cadre au **Salon de l'Auto** de 1901 à 1962, date du passage à la Porte de Versailles, comme pour le Salon de l'Aéronautique et le Salon des Arts ménagers.

Hazem Ben Aissa a récemment insisté, dans un livre centré sur Renault 1, sur le maintien des méthodes artisanales et l'importance des savoir-faire. Renault, qui paie des salaires à l'heure à partir de 1906, exerce tôt un véritable rapport de domination, établit un véritable **régime disciplinaire**, mais crée aussi des **œuvres sociales pour la « paix sociale »**, expression fréquente. Ayant lu Frederick Winslow Taylor (1856-1915), Louis Renault (1877-1944) décide une expérimentation de **l'Organisation scientifique du travail (l'OST)** dans un atelier en 1912, en centrant sur la rénovation de l'outillage et le chronométrage, cela déclenche une grève, que Louis Renault démine par la mise en place de deux délégués par atelier : la chaîne n'existera chez lui qu'à partir de 1915. **Billancourt** est la grande usine Renault, inaugurée en 1898 — une grande année automobile — et dont les chaînes de montage se sont arrêtées le 27 mars 1992. Pendant près d'un siècle, la charge symbolique, voire affective, de Billancourt fut considérable.

¹ BEN AISSA Hazem, *Histoire des conditions de travail dans le monde industriel en France : 1848-2000*, L'Harmattan, 2005, 195 p.

c) Les syndicats « jaunes »

Une forme très particulière de mouvement ouvrier fut celle des **syndicats de collaboration de classes, dits « jaunes »** parce qu'on avait consolidé de papier collant de cette couleur les vitres brisées d'un local et que la fleur de genêt fut prise comme insigne. Le véritable départ en était les mouvements de « briseurs de grèves » des années 1898-1903 ; le plus important regroupement fut opéré par **Pierre Biétry** (1872-1918) au début de 1904 et financé par l'industriel Japy, Biétry devenant même député de Brest en 1906. Je signale :

Christophe Maillard, *Pierre Biétry (1872-1918). Du socialisme au nationalisme, ou l'aventure du leader des Jaunes à la Belle Époque*, Université de technologie de Belfort-Montbéliard, 2013, 199 p. Sa thèse

Christophe Maillard, *Un syndicalisme impossible ? L'aventure oubliée des Jaunes*, Vendémiaire, 2016, 165 p.

Christophe Maillard (ESPE Besançon) renouvelle et amplifie les perspectives dans un but de réhabilitation ; très documenté, mais **très influencé par Zeev Sternhell**, assez hagiographique, une bibliographie, qui cite ma *Belle Époque*... Il a peut-être, certes, raison de critiquer mon jugement trop rapide et péremptoire sur Biétry !

d) La grève des Soieries à Besançon en 1908

La **grève des Soieries à Besançon en 1908** est traitée dans la première partie du livre de **Joseph Pinard**, *Rebelles et révolté(e)s. De la Belle Époque (?) à la « Grande Boucherie » en Franche-Comté*, Besançon, Cêtre, 2003, 304 p. et dans les livres de **Jean Charles**, *Les Débuts du mouvement syndical à Besançon. La Fédération ouvrière, 1891-1914*, Éditions sociales, 1962, 223 p. ; *Besançon ouvrier : aux origines du mouvement syndical, 1862-1914*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2010, 406 p.

L'étude de cette grève est basée sur le **dossier du tribunal correctionnel de Besançon**. Elle concerne une société anonyme, avec d'assez nombreux actionnaires nobles, plus ou moins liés au comte Hilaire de Chardonnet (1839-1924), né place Jean-Cornet à Besançon, l'inventeur de la soie artificielle, fervent légitimiste. L'usine est aux Prés de Vaux (rachetée par Rhodiaceta en 1952), il y a 1 300 salariés, dont 800 femmes, qui travaillent dans une véritable industrie et usine chimiques, avec l'utilisation de produits très nocifs, notamment d'acides : un **travail malsain et très**

dangereux, donc. Les **salaires sont bas** (de 2,50 F à 4 F par jour pour les hommes, de 1,30 F à 2,50 F pour les femmes). **De nombreuses grèves éclatent à Besançon à la Belle Époque, dix entre 1906 et 1908, à l'aune du contexte national.** La **grève des Soieries à Besançon en 1908** reçoit le soutien syndical national, avec des « marmites communistes », mais faible soutien de la population bisontine. La presse locale est hostile à la grève, gendarmes, policiers et soldats sont employés pour « maintenir l'ordre », d'autant qu'il y a des manifestations et des violences. C'est **une « grève de femmes »**, avec le rôle de **Gabrielle Petit**, militante anarcho-syndicaliste et féministe (journal *La Femme affranchie*) de 47 ans venue de Paris pour soutenir les grévistes ¹. C'est aussi une grève qui se déroule dans une **atmosphère à la Zola**, une grève qui échoue ; elle met en lumière le jeune avocat (32 ans) des militants (des hommes et de Gabrielle Petit, qui écope de trois mois de prison ferme) : Marius Moutet.

3°) La femme, les femmes

Bien sûr la **diversité des situations est grande**, les « positions sociales de la femme » sont variées, comme titrent plusieurs gravures ou recueils de l'époque, de la sœur de charité à la maîtresse de maison bourgeoise, de la ramasseuse de charbon à la sage-femme, en passant par la mondaine, la maîtresse d'école et la glaneuse : n'est-il pas insuffisant de parler de la Femme, comme si elle était un personnage unique, sans nuances ? La question est oblitérée par le **mythe de la Parisienne**.

Mais on peut tenter l'exposé de quelques traits d'ensemble. **Inférieure et dominée, la femme a une situation légale moindre que celle de l'homme** et c'est seulement en 1907 qu'une loi autorise la femme mariée qui travaille à conserver la pleine propriété et le plein usage de son salaire...

L'infériorité est aussi politique, elle suscite la colère des « **suffragettes** » **françaises** sous la IIIe République, d'associations comme le Suffrage des Femmes, la Ligue française pour le droit des Femmes, la Solidarité des Femmes, sociétés animées par des **féministes** telles Hubertine Auclert, tandis que se manifestent les conséquences mentales des **lois Camille Sée (1880) et Naquet (1884)**. La revendication du droit de vote pour les femmes se heurte à l'hostilité de la bonne société et de la droite, mais aussi aux réticences des socialistes.

¹ Née Mathieu, 1860-1952, un fils qu'elle élève seule, plusieurs condamnations comme antimilitariste, la dernière en 1907.

On est en définitive **loin du poncif de l'époque « 1900 » heureuse**, dans laquelle en réalité femmes et étrangers, qui sont au total la majorité de la population, sont marginalisés ou proches de l'être, tout en se mêlant à la douceur de vivre à la française. Les bases d'une prospérité générale existent, comme les fondements d'une démographie anémiée, rien n'est simple et la « légende noire » n'est pas non plus admissible. Dans la vie quotidienne comme dans l'étude rétrospective, il est évident que la société est compartimentée en groupes sociaux.

4°) Les « couches nouvelles »

Assez équivoque est la notion de couches nouvelles, formulée pour la première fois dans le **discours de Gambetta à Grenoble en 1872** où il annonçait « la venue et la présence, dans la politique, d'une couche sociale nouvelle [...] qui est loin, à coup sûr, d'être inférieure à ses devancières. » L'expression était vague à dessein : Gambetta avait en vue, non un groupe social bien déterminé, mais **un ensemble complexe** aux contours incertains, suffisamment flou pour conduire certains à des classements bizarres. À l'opposé, ces couches nouvelles ne sont pas des prolétaires, et il faut en retirer tous les notables déjà reconnus en 1870, ainsi que les postes élevés de la fonction publique. Dans la « bonne bourgeoisie », il ne faut pas « faire commerce », ou « boutique » ! Que reste-t-il ? **Les petits commerçants et les entrepreneurs, ainsi que les employés du commerce et de l'industrie.**

Pour **les entrepreneurs et petits commerçants**, le fait essentiel est double, le vague, ou si l'on veut l'équivoque, à nouveau, de l'appellation, et le très important **accroissement numérique**. L'exemple des débits de boisson — 482 000 en 1913, soit un pour 53 adultes ! — est fameux, et surtout bien connu grâce aux statistiques fiscales fournies par l'indispensable licence. Dans l'industrie, le secteur le plus favorable à la petite entreprise avait été depuis longtemps le **bâtiment**. La Belle Époque voit au contraire le résultat du **déclin de l'artisanat traditionnel à la campagne**, qui avait tenu une place importante au milieu du siècle précédent. Au total, la **prolifération urbaine de l'entreprise individuelle**, particulièrement dans le commerce de détail, a incontestablement favorisé l'ascension sociale des salariés.

Employé ambitieux et ouvrier qui cherche à échapper à la condition prolétaire trouvent dans l'artisanat ou le petit commerce l'occasion d'une promotion, de « **monter** » avec une **relative facilité dans l'échelle sociale** car les carrières n'exigent pas un niveau élevé d'instruction. C'est le règne du « certificat » (d'études primaires), les techniques commerciales restent rudimentaires, la concurrence des grandes maisons limitée, malgré le succès de la vente par catalogue. Limite de cette ascension, l'horizon

économique ne peut guère s'étendre au-delà du bourg ou du quartier... La présente couche sociale est fondamentalement **individualiste**, malgré l'existence d' « organisations professionnelles ».

Très différents en apparence sont les **divers employés de l'industrie et du commerce**, dont les greffiers et clerks de notaires et d'avoués sont très voisins. Leur condition est très proche de celle des petits fonctionnaires, sauf sur un point : la sécurité de l'emploi, qu'ils n'ont pas. Mais leurs aspirations les intègrent aux couches nouvelles, leur mentalité fait d'eux une très petite bourgeoisie.

II. L'effervescence culturelle

La Belle Époque, c'est pour la France l'**entrée dans la « culture de masse »**, avec l'« entrée en culture » du plus grand nombre, la démocratisation par la presse à grand tirage, par le livre à prix modique, l'image davantage présente, la carte postale, le café-concert, le cinéma...

Grande est l'importance, mythique, du **Paris culturel**, du Paris littéraire en particulier, et du « parisianisme », par concentration des moyens et des formes, l'affaire Dreyfus ayant joué le rôle de déclencheur. Paris est capitale des spectacles, de toutes sortes ; la capitale a concentré les salons et la vie musicale ; Paris est **capitale des beaux-arts** (institutions, production et marché de l'art). Paris est « vitrine du monde », « capitale de la nuit », etc. Paris est une **capitale artistique hautement cosmopolite**, en témoigne le grand nombre des étrangers qui fréquentent le Bateau-Lavoir à Montmartre.

Si les années 1900 ont des avant-gardes littéraires et ce qu'elles qualifient elles-mêmes d'« art moderne », les contemporains ont été très sensibles à la naissance du cinéma et à celles de nouvelles sciences.

Paradoxe de la Belle Époque : on voit conjointement la « faillite de la science », l'émergence de **nouvelles sciences**, le début d'une croissance exponentielle du savoir, **l'organisation des sciences selon un véritable réseau et non plus en une classification linéaire**. Le XXe siècle est né. Grâce à la découverte de la radioactivité par Becquerel en 1896 et du radium par les Curie, c'est une véritable révolution copernicienne qui s'opère, créant **une nouvelle physique** qui se substitue à la physique « classique », c'est-à-dire à celle qui traitait de phénomènes directement observables à l'échelle humaine, découvrant des perspectives extraordinaires à l'astrophysique et aux hypothèses sur la structure de l'univers. L'explication newtonienne du monde, la géométrie euclidienne, le déterminisme mathématique, sur lesquels vivait encore le XIXe siècle savant, s'effondrent, la **matière apparaît comme discontinue**, mais **c'est aussi le fait de recherches entreprises à l'étranger** : relativité restreinte d'Einstein (1905), relativité générale, théorie des quanta de Max Planck. Toutefois, l'étude par Paul Langevin des masses atomiques des corps simples, la multiplication des articles dans les revues de mathématiques (le plus souvent étrangères) et les déterminations successives du « nombre d'Avogadro », jouent un rôle capital dans la transformation de la science des débuts du XXe siècle.

En une dizaine d'années, tous les savants sont frappés par **l'ampleur des découvertes** : le XXe siècle s'ouvre, sur un monde d'atomes et d'électrons, du fait de

recherches qui annoncent la mécanique ondulatoire de Louis de Broglie (1925, prononcer [breuil]) et la fission de l'atome d'uranium par Frédéric Joliot-Curie (1938).

Dans le même temps, **les chimies** physique, analytique, minérale et organique font des progrès rapides, l'électrolyse devient un procédé courant dans la préparation des métaux, les premières matières plastiques (galalithe et bakélite) et le duralumin apparaissent, comme la télégraphie sans fil (TSF) de Branly, mais aussi de Guglielmo Marconi, et la biochimie progresse surtout à l'étranger. En révélant d'une façon brutale la supériorité de l'équipement scientifique et technique allemand, la guerre de 1914 amènera les pouvoirs publics à s'intéresser plus activement à l'organisation de la recherche.

1°) Le cinéma

Des recherches et des progrès nombreux et rapides firent se multiplier à la fin du XIXe siècle, sous des noms divers (chronophotographe, « théâtre optique », zoopraxinoscope, kinétoscope...), les successeurs des « jeux d'optique », tentatives de ce qui sera le cinématographe. L'éclosion décisive se produisit quand **Louis Lumière**, patron d'une grande usine de produits photographiques à Lyon, mit au point son invention. Le premier film, *La Sortie des usines Lumière*, fut projeté à titre expérimental en mars 1895 devant la Société d'encouragement à l'industrie nationale. Louis Lumière donna une première présentation publique de « photographies animées » en un véritable programme (*Barque sortant du port, Arrivée d'un train en gare de La Ciotat, Le Déjeuner de Bébé*, etc.) au Salon indien du Grand Café, boulevard des Capucines à Paris, le 28 décembre 1895 : ce fut un triomphe. Les frères Lumière projetèrent ensuite des scènes de leur vie familiale et des séquences quotidiennes et familières : le cinéma était pour eux une machine à refaire la vie, et sans intention préconçue ils donnèrent un tableau pittoresque et révélateur de la vie, des plaisirs et des loisirs de la bourgeoisie vers 1900. Les Lumière, qui se refusaient à la mise en scène, furent aussi les **créateurs des Actualités**, comme le couronnement du tsar Nicolas II, alliance russe oblige, tournées sur le vif par une équipe d'opérateurs envoyés à la conquête du monde. Elles renseignent sur les réalités françaises, mais bien sûr de manière sélective.

Dès 1896 furent tournés les premiers documentaires, des films de fiction ou d'histoire, et l'on eut l'idée d'utiliser des **trucages**. La courte période des pionniers vit également l'épopée de **Georges Méliès** aux studios de Montreuil (son « atelier de poses ») — il avait fait en 1899 son premier long métrage avec un film hautement d'actualité, mais de mise en scène et dreyfusard, *L'affaire Dreyfus* — et celle des **Pathé**

aux studios de Vincennes, dont les productions furent largement exportées. Mais l'ère de la concentration et de l'expansion arriva vite : dès 1908, Méliès, qui était un créateur de génie resté artisan et artiste, succomba, incapable d'affronter les affairistes qui dès 1903 lui avaient emprunté ses trucs sans vergogne, tandis que naissait Gaumont et que Charles et Émile Pathé formaient un holding, qui vendait les films par milliers d'exemplaires, ainsi qu'appareils et pellicules.

Industriel, mais nouvel art, le cinéma évolua des scènes de la vie réelle vers le vaudeville, la féerie et le grand spectacle, cherchant inspiration historique, sujets d'anticipation et d'épouvante, et empruntant à la littérature : *L'Assassinat du duc de Guise* (1908), les *Fantômas* de Louis Feuillade (commencés en 1913 pour Gaumont), *Les Misérables* et *Germinal* (Albert Capellani). Dans le même temps, **Max Linder** (Gabriel Leuvielle, 1883-1925) devint le premier grand acteur comique français. Mais les sociétés anglo-saxonnes et italiennes, pourvues de moyens plus puissants, menaçaient le domaine où la France avait fait figure de précurseur, et **le cinéma français ne faisait plus l'effort de renouvellement artistique nécessaire après l'apogée de 1908**. Les grandes sociétés françaises s'étaient entêtées dans des méthodes de production périmées et le nombre de salles (moins du tiers du total britannique) n'était pas en France susceptible d'amortir les films.

2°) L'art moderne

L'impressionnisme est caractéristique de l'art des premières décennies de la IIIe République ; Manet, Berthe Morisot et Sisley sont d'ailleurs morts en 1883, 1895 et 1899. En matière de peinture, l'« art moderne » ce n'est même plus ce qu'on appelle le post-impressionnisme (Seurat, Signac, Luce), ni même les écoles de Pont-Aven et de Chatou, mais plutôt les **conséquences des découvertes de Cézanne** (1839-1906) sur la simplification, la synthèse des formes et l'appréhension d'un objet ou d'un personnage sous divers points de vue (*Pommes et oranges*, 1895-1900), ceci repris, transformé et renouvelé par fauves et cubistes. Ce sont également les dernières œuvres de peintres marginaux et originaux comme Toulouse-Lautrec, le Douanier Rousseau (*La Charmeuse de serpents*, 1907), Gauguin (à Tahiti depuis 1891, et il meurt en 1903), les Nabis (Bonnard, Denis, Vallotton, Vuillard, pour lesquels les années 1900 marquent à la fois la reconnaissance publique et l'évolution vers une peinture plus douce, voire religieuse dans le cas de Maurice Denis) et les peintres symbolistes (Eugène Carrière, Henri Martin...).

Le surnom de « fauves » vient du critique Vauxcelles qui, rendant compte du Salon d'Automne de 1905 parla de « cage aux fauves » pour la salle où exposaient

ces artistes. Réaction contre l'impressionnisme, influencé par les Nabis, le **fauvisme** de Derain (1880-1954), Dufy (1877-1953), Matisse (1869-1954), Van Dongen (1877-1958), et Vlaminck (1876-1958) simplifie les formes, insiste sur les couleurs pures, voire brutales, exprime sensations et émotions plutôt que la réalité.

Dernière nouvelle école de peinture de la Belle Époque, le **cubisme** prolonge des intuitions de Cézanne et réagit contre la sensibilité de l'impressionnisme pour revenir à une **peinture intellectuelle** qui ne cherche plus à représenter l'apparence des sujets, mais leur essence. Il décompose l'objet en volumes et en plans, en sphères et en cylindres, en cônes et en cubes, d'où son surnom et la principale différence avec les fauves, **la forme étant privilégiée par rapport à la couleur**. Le tableau, sans ligne d'horizon, éclate en un apparent désordre, qui n'est autre que la décomposition de l'analyse effectuée par l'œil de l'observateur : les différents aspects d'un objet sont rendus, même ceux qui ne sont pas visibles. Les natures mortes sont en conséquence préférées à la représentation du mouvement ; des **matériaux** — papier journal, étoffe, carton — sont utilisés et servent de points de repère pour la lecture de la toile. Figures géométriques, plans superposés, tentatives de rendre volumes et relief sur le plan du tableau sont visibles dans ***Les Demoiselles d'Avignon* (toile fondatrice de Picasso, initialement titrée... *Le Bordel d'Avignon*** et pour laquelle il fit quelque 700 esquisses en 1906-1907), dans *Le Violon* (1913-1914) de Braque (qui avait commencé par être fauve). La nouvelle école (aussi Delaunay, Gleizes, Gris, Léger, Le Fauconnier, Metzinger), éminemment subjective, domine le **Salon des Indépendants de 1911** et se continuera après la guerre.

Le **Rodin** de la Belle Époque, c'est celui de la continuation de la *Porte de l'Enfer*, d'un expressionnisme des sentiments des personnages (*Les Bourgeois de Calais*, terminés en 1895, *Le Penseur*, 1902), celui de **l'orientation vers un art plus abstrait et très audacieux** (*Balzac*, 1908, monument commandé par la Société des gens de Lettres, symbole de la puissance du romancier). **Atteignant au faîte de la renommée, devenant le père de la sculpture moderne, Auguste Rodin** (1840-1917) dut s'entourer de nombreux praticiens dont plusieurs menèrent ensuite une carrière. Les uns, comme Jules **Desbois** (1851-1935), restèrent marqués par l'influence du maître. En revanche, Lucien **Schnegg** (1864-1909) et Antoine Bourdelle (1861-1929) s'intégrèrent à ce mouvement qui au début du XXe siècle tenta de retrouver les qualités de force, d'équilibre, de clarté dont la sculpture antique avait donné le modèle. **Bourdelle** renoua avec l'archaïsme dont il fit une discipline : *Tête d'Apollon*, *Pénélope* (1912), et surtout *l'Héraklès archer* (1909) dans lequel il fit preuve d'une grande maîtrise dans la composition et l'indication de l'effort et des tensions.

Aristide **Maillol** (1861-1944) commence à sculpter vers 1895, il entreprend en 1900 la première de ses grandes figures, la *Méditerranée*, dont le modèle fut exposé au Salon d'Automne de 1905. Il y démontre que la beauté réside dans l'harmonie, l'équilibre des gestes sans passion d'un corps en pleine maîtrise de soi ; il travaille ensuite dans le sens de la taille directe du bois ou de la pierre.

3°) L'Art nouveau

Le dernier tiers du XIXe siècle avait vu s'élaborer un profond renouvellement de l'architecture et des arts du décor. Partout en Europe, s'était manifesté un besoin d'émancipation et d'inédit d'où naquit dans les années 1900 **l'Art nouveau, marquant la volonté d'un style radicalement neuf, faisant table rase des répertoires antérieurs.** Rompant avec la tradition académique et avec les styles du passé, l'Art nouveau rejette toute grammaire décorative faisant référence à l'Antiquité ou à la Renaissance et prône un **nouveau naturalisme**. Il utilise un répertoire de formes et d'ornements fondé sur une observation minutieuse du **monde naturel**. Il développe un goût pour l'asymétrie et pour la ligne « en coup de fouet », qui doit beaucoup au **Japon**, dont les créations avaient été largement diffusées en Europe par les expositions universelles, à partir de celle de 1867.

Cet Art nouveau s'appelle ainsi en France et en Belgique ; il est nommé *Modern Style* en Grande-Bretagne, *Jugendstil* en Allemagne, *Modernisme* en Catalogne dans le cadre de la *Renaixença*. Le modernisme de ces artistes est sensible dans les meubles, les bijoux, les éventails, les décorations d'hôtels particuliers (Alexandre Charpentier pour le banquier Bénard), et il triomphe avec Hector **Guimard** (1867-1942), qui se définit comme « architecte d'art » et remporte son premier succès avec la construction du Castel Béranger (1894-1898, un immeuble populaire de la rue La Fontaine, à Paris, qui surprit : « castel *dérangé* »...). **L'expression de « style Guimard »** apparaît cinq ans plus tard et signifie prédilection pour l'asymétrie, les volutes, l'arabesque, les convulsions de la ferronnerie et la richesse des longues courbes végétales qui s'insinuent sur les matériaux les plus divers.

On a en quelque sorte une réapparition du **baroque**, par la surabondance de la décoration, parfois très férue de documentation florale ou zoologique. **L'Art Nouveau — à ne pas confondre avec l'Art déco, des années vingt — est européen**, et Antoni Gaudí (1852-1926) bâtit à Barcelone la demeure d'un « bourgeois éclairé ». Guimard et Jules Lavirotte l'appliquent à d'autres constructions du XVIe arrondissement de Paris (parfois jetées bas par la cuistrerie prétentieuse du second XXe siècle), dans des quartiers populaires du nord et de l'est qui accueillent des

édifices modestes, des logements sociaux — il y a donc un Art nouveau du pauvre, qui reste encore aujourd'hui trop mal connu — et quand Guimard répond à la commande d'édicules couvrant (*cf.* Porte Dauphine, le seul vestige complet...) ou encadrant les entrées des stations du métropolitain parisien.

L'Art nouveau triomphe aussi avec l'École de Nancy, « Alliance provinciale des industries d'art » qui associe des artistes dans des domaines très variés : mobilier, ébénisterie et marqueterie de Majorelle et de Gallé, le fondateur de l'école, céramique, verrerie et vitraux de ce dernier, d'Antoine Daum et d'Albert Besnard, « pâtisseries » des plafonds bourgeois, voluptueuses lignes courbes des demeures que se font construire, par des architectes comme Émile André, des industriels fortunés ou de nouvelles brasseries. Cet art baroque, qui opère un retour à l'imaginaire coïncidant avec la vogue de l'art japonais et la diffusion de la philosophie bergsonienne de l'« élan vital », dure jusqu'à la Grande Guerre. Il n'est pas exclusif, au moins en architecture, qui voit apparaître les bâtiments quadrangulaires et les façades planes du **béton armé**, le « ciment armé » de l'époque, comme dans divers théâtres de la capitale : des Champs-Élysées (plans de Henry Van de Velde, modifiés par Auguste et Gustave Perret), Récamier (Blondel), salle Gaveau (Hermant). En 1901, Tony Garnier a scandalisé l'Académie des Beaux-Arts avec son projet de « Cité industrielle ».

L'Art nouveau, c'est enfin Alphonse Mucha (1860-1939), qui a accédé à la gloire avec la commande en 1894 par Sarah Bernhardt d'une affiche pour son nouveau spectacle, *Gismonda*, de Sardou. Affichiste, décorateur de livres et de calendriers, artiste au service de la publicité, Mucha exalte tout en courbes le corps féminin et la flore. D'une manière générale d'ailleurs, **l'art s'approprie l'affiche**, en fait un nouvel art et **transforme la « réclame » en publicité** : le parti pris esthétique des chromolithographies est évident, et les peintres « sérieux » (ou moins : Toulouse-Lautrec et Steinlen !) ne dédaignent pas de faire de l'affiche. **Des réussites s'enregistrent, qui défieront le temps**, comme le trio Ripolin de Vavasseur (1898), « le Thermogène » de Capiello (1909) et Bibendum de Marius O'Galop (1910).

4°) Musique

Le tournant du siècle coïncide avec une **grande effervescence musicale** dans toute l'Europe. Le romantisme éloigne son influence, les grands musiciens de la seconde moitié du XIXe siècle meurent, Wagner en 1883, Liszt en 1886, les derniers chefs-d'œuvre de Brahms sont de 1896. Par contre, la **modernité musicale** apparaît

avec le *Prélude à l'Après-midi d'un faune* (1894) de Claude **Debussy** et encore la *Symphonie Du Nouveau Monde* de **Dvorak** (1892).

Claude Debussy (1862-1918) unit étroitement musique, poésie et inspiration tirée de la peinture impressionniste comme de la musique russe ; il surprend beaucoup plus que Fauré le goût des contemporains. Il avait emprunté à Mallarmé en 1894 les thèmes du *Prélude à l'après-midi d'un faune*, et en 1913 il lui consacre *Trois Poèmes* ; en 1902 le drame musical de *Pelléas et Mélisande* est tiré de Maeterlinck (exact contemporain de Debussy) ; cela suscite une véritable bataille. Ses mélodies sont nombreuses, depuis les *Chansons de Bilitis* (1898), comme ses poèmes symphoniques (*La Mer*, 1905, *Images*, 1909, etc.), bouleversant les règles traditionnelles, inventant des procédés nouveaux et des sonorités inédites : une véritable révolution, à l'échelle européenne, et l'émotion suscitée par sa mort sera grande à l'étranger.

Maurice Ravel (1875-1937), déjà célèbre par des œuvres pour piano (*Habanera*, 1895), en écrit d'autres (*Pavane pour une Infante défunte*, 1899, *Ma Mère l'Oye*, 1908, orchestrée en 1912), écrit de la musique de chambre, des mélodies (*Shéhérazade*, 1903), de la musique symphonique (*Rhapsodie espagnole*, 1907), des œuvres dramatiques (*L'Heure espagnole*, 1911). Son esthétique trouve son inspiration dans la musique populaire ibérique, dans l'atmosphère de l'enfance — il y a quelque convergence avec *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier (1913) — , s'éloigne de l'impressionnisme et exprime une sensualité raisonnée.

Ne publiant plus après 1912, sinon des articles de critique, **Paul Dukas** (1865-1935) compte avec les musiciens précédents parmi les gloires du temps, ce que justifie son écriture éblouissante et la couleur de sa musique. Mais les années 1900 — on pourrait évoquer aussi les premières œuvres d'Albert Roussel et Florent Schmitt — font un scandale aux créations d'Igor **Stravinsky** : avec *L'Oiseau de feu* (1910) et surtout *Le Sacre du Printemps* (1913), le musicien russe (il ne sera naturalisé qu'en 1936, et pour peu de temps) apparaît comme l'un des fondateurs de l'art moderne.

L'époque voit enfin l'introduction d'une musique qui rompt totalement avec la tonalité classique, comme le cubisme est une césure : c'est **l'atonalité et la polytonalité de l'Autrichien Arnold Schönberg** (1875-1951), première tentative de « musique concrète », guère suivie en France avant 1914.

5°) Architecture

La Troisième République hérite du grand bouleversement qu'a été l'haussmannisation, avec ses deux grandes préoccupations, l'hygiène et la

ségrégation spatiale. **Le temps des basiliques** n'est qu'en maigre partie celui de la recherche architecturale : le conformisme domine, continuant la vogue du siècle passé pour les styles « historiques », **néoroman** et surtout **néogothique** (cf. Lourdes). L'utilisation de la fonte et du fer n'a donc été qu'un épisode sans lendemain, comme l'expérience du **béton à Saint-Jean-l'Évangéliste de Montmartre** (1894) et encore dans l'entre-deux-guerres la basilique de Lisieux sera toute traditionnelle et scolaire.

L'orfèvrerie et le mobilier religieux sont marqués par le même éclectisme historique, constant rappel des styles du passé conforté par le développement des musées et des grandes collections privées, les travaux et recueils d'archéologues, d'historiens ou d'érudits, les désirs d'une clientèle nouvelle, peu sûre de son jugement artistique et à la recherche de légitimité. Des firmes industrielles s'intéressent à ce marché et s'entourent d'ailleurs d'artistes reconnus.

En matière d'architecture civile, la fièvre de construction urbaine du Second Empire se poursuit, et les architectes en profitent, avec moins de retenue et de conformisme que dans le domaine religieux, bien qu'ils aient été globalement enchaînés à l'histoire et à l'archéologie : la brique se mêle parfois à la pierre dans des cadres traditionnels, fruits du dessin de prix de Rome. Construits pour l'Exposition de 1900 à proximité du pont Alexandre III, **le Grand et le Petit Palais** sont caractéristiques de l'architecture pompeuse du temps. Architecture en fer et grandiloquentes façades en pierre y symbolisent la glorification par la République de l'Art français, la Ville de Paris est représentée au tympan de la façade du Petit Palais, entourée des Muses et de la Seine.

Bâtis en moins de deux ans pour l'Exposition de 1900 également, **la gare et l'hôtel d'Orsay, œuvre de Victor Laloux (1850-1937)** corrigée par les ingénieurs, illustrent bien une architecture fonctionnelle, classique et luxueuse, qui dissimule tout en l'autorisant (avec une séparation complète du départ et de l'arrivée) le trafic ferroviaire, ne heurte pas le goût des clients et se hausse au niveau de richesse de l'élégant quartier environnant. Le grand hall, imité de l'architecture basilicale et thermale, et inutile puisqu'il n'y a pas de fumée à évacuer, impressionne le voyageur, et il connaîtra une grande fortune aux États-Unis, où le procédé sera repris dans trois des plus grandes gares. Laloux avait dessiné jusqu'au moindre détail de la décoration du fastueux hôtel de 370 chambres, mêlant les styles néo-Louis XIV, Louis XV et Louis XVI dans une débauche de stucs dorés, de lustres et de boiseries.

Quant au **Palais rose**, témoin des fastes mondains de la Belle Époque édifié en 1896 pour Boni de Castellane et stupidement détruit en 1970, son célèbre escalier de

marbre rouge à rampe de marbre noir était la réplique de l'escalier des Ambassadeurs à Versailles.

6°) Persistance de la tradition : l'exemple... des timbres-poste

La Deuxième République, instituant l'usage du **timbre-poste** en France, avait utilisé une République à allure de Cérès sur ses vignettes, la IIIe République, après un retour à Cérès-Marianne dans les années 1870, avait glorifié Paix et Commerce pendant un quart de siècle. **En 1900 précisément, elle se met à honorer de trois images différentes la République** : une représentation ailée et escortée d'un angelot qui durera jusqu'en 1924 (c'est le **type Blanc**), une République assise bien droit et portant les Droits de l'Homme (**type Mouchon**) et une autre assise de façon alanguie et qui est le second timbre grand format de France (**type Merson**).

Ceci montre bien la suprématie, même dans les timbres-poste, de la représentation républicaine, d'autant que **la très fameuse Semeuse d'Oscar Roty (1846-1911)**, qui voit le jour en 1903 dans une première version (Semeuse lignée, les Semeuse camées avec et sans sol sont de 1906), incarne la France rurale, par définition, mais mal puisqu'elle sème de très médiocre façon, et une « République en marche, semeuse d'idées » — c'est son nom officiel — , à bonnet phrygien, puisqu'elle aussi est combiste...

L'académicien **Paul Hervieu (1857-1915)** oppose la Semeuse à la « Germanie » des timbres courant du Reich : « La France semeuse, vêtue d'aimable lin, dans le grand geste ouvert des semailles, sème à tous les vents les grains de la civilisation. [...] L'Allemagne, à la face dure, est casquée d'une couronne massive ; une main ramenée dans le sens égoïste qui est vers soi-même ; gantelée de mailles, cette main serre une poignée de glaive ; c'est la menace. La poitrine est cuirassée et ces deux rondelles de métal bombé indiquent quel serait l'allaitement maternel pour l'humanité à naître quand celle-ci aurait à le chercher dans cette ferronnerie. »

III. L'enseignement à la Belle Époque. Un patrimoine républicain

Au plus tard en 1904 avec Combes et la loi du 7 juillet interdisant aux congrégations d'enseigner, les grandes lignes de la législation et de la situation sont en place. Les lois scolaires sont devenues **patrimoine intangible** des républicains, qui ont fait un effort financier considérable : en 1900 le budget de l'Instruction publique dépasse les cent millions de francs. L'alphabétisation des Français est en très grande partie achevée, des écoles normales primaires et supérieures préparent les maîtres, l'enseignement public est laïcisé, les devoirs envers Dieu sont remplacés par les devoirs envers la patrie, sauf un paragraphe reliquat. Le jeudi est jour de congé, pour permettre l'enseignement religieux en dehors des locaux scolaires, et l'enseignement privé n'est nullement abattu par la politique de Combes.

Publiée le 14 septembre 1909, une **deuxième lettre collective d'évêques** fut plus vigoureuse que la déclaration du 20 septembre 1908 contre les « mauvais manuels », car condamnant des ouvrages et dénonçant l'œuvre scolaire de la République. Des persécutions contre les instituteurs laïcs et des **grèves scolaires** éclatèrent. La riposte, beaucoup plus que de l'administration (il y eut quelques exclusions d'élèves dont les parents refusaient qu'ils suivissent tel enseignement ou utilisassent tel manuel), vint des amicales d'instituteurs, qui assignèrent les évêques en... dommages et intérêts. En fait, les positions se stabilisèrent, dans **une sorte de guerre froide statique** au sein de laquelle les positions étaient encore bien tranchées : l'âme de la France aurait été d'après Barrès tuée par l'« école sans Dieu », et en 1914 l'apaisement que l'Union sacrée entraînera ne pouvait pas encore être prévu. **Chiffrons les deux camps pour l'année 1912-1913 :**

Écoles publiques	2 300 000 filles	2 500 000 garçons
Écoles privées	700 000 filles	360 000 garçons

Une véritable **école maternelle** est née, grâce à l'inspectrice générale Pauline Kergomard (1838-1925). Dans le primaire, les méthodes et les contenus sont stabilisés, avec le triomphe des **programmes encyclopédiques**, des **romans pédagogiques**, dont *Le Tour de la France par deux enfants* est l'exemple le plus connu. Des **lycées de filles** ont été créés, les **programmes de 1902** ont pour longtemps créé la stabilité dans le secondaire et inauguré le **règne de la dissertation**, mais encore en 1913 seulement 70 000 garçons et 20 000 filles fréquentent les lycées, toujours payants. **Un véritable enseignement supérieur a été créé**, avec de vrais étudiants, qui en 1914 sont 6 ou 7 000 en lettres et en sciences, 11 000 en médecine, et 16 000 en droit. Des « **palais universitaires** », comme l'actuelle Sorbonne, achevée en 1889, ont été construits. L'enseignement nouveau a introduit des changements profonds dans

les rites et les rythmes quotidiens ; le certificat d'études s'est adjoint au mariage et à la conscription comme étape d'accession au monde adulte ; le **calendrier scolaire** en est venu à créer une année concurrente des années civile et religieuse et, en contrebalançant les rythmes agraires, à disloquer un peu plus vite la vieille culture rurale.

Il faut toutefois prendre garde au mythe de « l'école de la Troisième République » et aux images d'Épinal. La maternelle est envisagée avec malthusianisme ; déjà avant 1900 un enfant de deux à six ans sur quatre seulement la fréquentait, avec la disparition des écoles congréganistes la proportion recule, et elle ne sera encore que d'un sur sept après la guerre. Malgré les sanctions contre les parents qui n'enverraient pas leurs enfants à l'école primaire, beaucoup d'inscriptions sont formelles et la fréquentation est incertaine. En 1907-1908, les **absences d'élèves** durant quatre mois affectent 10 % de l'effectif scolaire dans plus du quart des départements et... 15 à 20 % dans 19 % d'entre eux ! Ces chiffres importants s'expliquent parce que ce sont des « commissions scolaires municipales » qui contrôlent la question. Des **inégalités sociales demeurent** ; les républicains n'ont pas touché aux **classes primaires des lycées**, et il faudra attendre le Front populaire et Jean Zay pour voir un alignement des programmes, sans disparition des classes primaires de lycées d'ailleurs.

Conclusion générale

Une économie et une société qui sont la définition même de la Belle Époque, une culture effervescente, des Français qui savent toutes et tous lire et écrire (à la différence de l'Italie) : quelle catastrophe que la Première Guerre mondiale, qui survient un an après *Le Sacre du printemps* ! Mais il y a des continuités entre la Belle Époque et l'entre-deux-guerres, bien davantage qu'on ne le croit souvent. Voici un thème de réflexion pour cette journée, pour demain et les jours suivants !

Le texte complet de cette conférence sera mis en consultation libre sur HAL, le portail du CNRS. Taper « Dominique Lejeune » ou titre de la conférence

Bibliographie :

• **Ouvrages généraux ou thématiques sur la Troisième République :**

AGULHON Maurice, *La République*, Hachette, 1997

AGULHON Maurice, ses trois *Marianne*, Flammarion, 1979-2001

ALBERTINI Pierre, *L'École en France, 19e-20e siècles. De la maternelle à l'université*, Hachette, coll. « Carré-histoire », 1992

BELTRAN Alain et GRISET Pascal, *La croissance économique de la France. 1815-1914*, Armand Colin, coll. « Cursus », 1988, réédition, 1994

BERSTEIN Gisèle & Serge, *La Troisième République*, Éditions M.A., coll. « Le Monde de... », 1987

BERSTEIN Serge & RUBY Marcel dir., *Un siècle de radicalisme*, Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2004

Éric Bonhomme, *Culture et politique sous la Troisième République*, Presses universitaires de Bordeaux, 2017, 362 p.

BONIN Hubert, *Histoire économique de la France de 1880 à nos jours*, Masson, 1988, et *L'argent en France depuis 1880. Banquiers, financiers, épargnants*, Masson, coll. « Un siècle d'Histoire », 1989

BRAUDEL Fernand et LABROUSSE Ernest dir., *Histoire économique et sociale de la France*, tomes III & IV (2 & 3 vol.), PUF, 1976-1982, réédition, 1993

CARON François, *Histoire économique de la France. XIXe-XXe siècles*, Armand Colin, Coll. U, 1981, réédition, 1996

DUBY Georges dir., *La France d'aujourd'hui*, tome V de l'*Histoire de la France urbaine*, Seuil, 1985

GARRIGUES Jean, *Les grands discours parlementaires de la Troisième République. De Victor Hugo à Clemenceau*, Armand Colin, 2004

GUESLIN André, *L'État, l'économie et la société française, XIXe-XXe siècle*, Hachette, coll. « Carré-histoire », 1992

CHOLVY Gérard & HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Privat, 3 vol., 1985-1988

DAVIET Jean-Pierre, *La société industrielle en France (1814-1914)*, Seuil, coll. « Points », 1997

DEWERPE Alain, *Le monde du travail en France (1800-1950)*, Armand Colin, coll. « Cursus »

GUESLIN André, *L'État, l'économie et la société française, XIXe-XXe siècle*, Hachette, coll. « Carré-histoire », 1992

CHOLVY Gérard & HILAIRE Yves-Marie, *Histoire religieuse de la France contemporaine*, Privat, 3 vol., 1985-1988

DAVIET Jean-Pierre, *La société industrielle en France (1814-1914)*, Seuil, coll. « Points », 1997

DEWERPE Alain, *Le monde du travail en France (1800-1950)*, Armand Colin, coll. « Cursus »

HUARD Raymond, *Le Suffrage universel en France*, Aubier, 1991

HUARD Raymond, *La naissance du parti politique en France*, Presses de Sciences Po, 1996

JUILLARD Étienne dir., *Apogée et crise de la civilisation paysanne, de 1789 à 1914*, tome III de G.Duby & A.Wallon dir., *Histoire de la France rurale*, Seuil, 1975

LEDUC Jean, *Histoire de la France : l'enracinement de la République, 1879-1918*, Hachette, coll. « Carré-Histoire », 1991

LEJEUNE Dominique, *La France des débuts de la IIIe République. 1870-1896*, A.Colin, coll. « Cursus », 1994, diverses rééditions, dont numérique

LEJEUNE Dominique, *La France de la Belle Époque. 1896-1914*, A.Colin, coll. « Cursus », 1991, diverses rééditions, dont numérique

LEJEUNE Dominique, *La peur du rouge en France. Des partageux aux gauchistes*, Belin, 2003

LEQUIN Yves dir., *Histoire des Français*, Armand Colin, 3 vol., 1983-1984

MARSEILLE Jacques, *Empire colonial et capitalisme français, Histoire d'un divorce*, Albin Michel, 1984, rééd. en poche dans la coll. « Points », 1989

MOLLIER Jean-Yves & GEORGE Jocelyne, *La plus longue des Républiques (1870-1940)*, Fayard, 1994

MOLLIER Jean-Yves, ses livres sur l'édition et les éditeurs, certains écrits en collaboration, ce domaine étant peu abordé dans le présent livre

ROWLEY Anthony, *Évolution économique de la France du milieu du XIXe siècle à 1914*, SEDES, 1982

VERLEY Patrick, *L'industrialisation. 1830-1914*, tome II de A.Gueslin dir., *Nouvelle histoire économique de la France contemporaine*, La Découverte, 1989

• Sur la Belle Époque, deux remarquables livres, très différents l'un de l'autre comme du présent ouvrage :

DUROSELLE Jean-Baptiste, *La France et les Français*, Richelieu, 1972, tome I (1900-1914), réédition, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 1992

REBERIOUX Madeleine, *La République radicale ? (1899-1914)*, Seuil, coll. « Points », Nouvelle Histoire de la France contemporaine, 1975

• Autres ouvrages :

AGERON Charles-Robert et coll., *Histoire de la France coloniale*, Armand Colin, 1991, 2 vol., rééd., Pockete, Agora, 1996, 3 vol.

- ALLAIN Jean-Claude, *Joseph Caillaux, le défi victorieux, 1863-1914*, Imprimerie nationale, 2 vol., 1978 & 1982
- BAAL Gérard, *Histoire du radicalisme*, La Découverte, 1994, coll. « Repères »
- BEN AISSA Hazem, *Histoire des conditions de travail dans le monde industriel en France : 1848-2000*, L'Harmattan, 2005, 195 p.
- BEN AISSA Hazem, *Histoire des conditions de travail dans le monde industriel en France : 1848-2000*, L'Harmattan, 2005, 195 p.
- BERTAUD Jean-Paul & SERMAN William, tome I (1789-1919) de la *Nouvelle histoire militaire de la France*, Fayard, 1998
- BERSTEIN Serge, *Histoire du Parti radical*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, 2 vol., 1980 et 1982
- BINOCHE-GUEDRA Jacques, *La France d'Outre-Mer (1815-1962)*, Masson, 1992
- BOUCHE Denise, *Histoire de la colonisation française, tome II, Flux et reflux (1815-1962)*, Fayard, 1991
- BREDIN Jean-Denis, *Joseph Caillaux*, Folio-Histoire, 1980
- CABAUD Michel & HUBSCHER Ronald, *1900, la Française au quotidien*, Armand Colin, 1985. Excellent recueil de cartes postales.
- Jean Charles, *Les Débuts du mouvement syndical à Besançon. La Fédération ouvrière, 1891-1914*, Éditions sociales, 1962, 223 p. ; *Besançon ouvrier : aux origines du mouvement syndical, 1862-1914*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2010, 406 p.
- CORBIN Alain, *Les filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIXe et XXe siècles*, Aubier, 1978, rééd., Flammarion, coll. « Champs », 1982
- CRUBELLIER Maurice, *L'École républicaine. 1870-1940. Esquisse d'une histoire culturelle*, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », diff. Picard, 1993
- DUROSELLE Jean-Baptiste, *Clemenceau*, Fayard, 1988
- GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France. 1871-1962*, La Table ronde, 1972, réédition, coll. « Pluriel », 1979
- GOETSCHER Pascale & LOYER Emmanuelle, *Histoire culturelle et intellectuelle de la France au XXe siècle*, Armand Colin, coll. « Coursus », 1994, réédition, 1995
- KALIFA Dominique, *L'encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Fayard, 1995
- LEJEUNE Dominique, *Histoire du sport. XIXe-XXe siècles*, Éditions Christian, coll. « Vivre l'histoire », 2001
- LOUBET Jean-Louis, *Histoire de l'automobile française*, Seuil, coll. « L'univers historique », 2001
- Christophe Maillard, *Pierre Biétry (1872-1918). Du socialisme au nationalisme, ou l'aventure du leader des Jaunes à la Belle Époque*, Université de technologie de Belfort-Montbéliard, 2013, 199 p. Sa thèse

- Christophe Maillard, *Un syndicalisme impossible ? L'aventure oubliée des Jaunes*, Vendémiaire, 2016, 165 p.
- MARTIN Maurice, *Médias et journalistes de la République*, Odile Jacob, 1997
- MARTIN-FUGIER Anne, *La place des bonnes. La domesticité féminine en 1900*, Livre de Poche, 1979
- MILZA Pierre & POIDEVIN Raymond dir., *La puissance française à la Belle Époque. Mythe ou réalité ?*, Bruxelles, Complexe, 1993
- MOLLIER Jean-Yves, ses livres sur l'édition et les éditeurs, certains écrits en collaboration
- MONIER Frédéric, *Le complot dans la République. Stratégies du secret de Boulanger à la Cagoule*, La Découverte, 1998
- PERVILLE Guy, *De l'Empire français à la décolonisation*, Hachette, coll. « Carré-Histoire », 1991
- Joseph Pinard, *Rebelles et révolté(e)s. De la Belle Époque (?) à la « Grande Boucherie » en Franche-Comté*, Besançon, Cêtre, 2003, 304 p.
- RABAUT Jean, *1914. Jaurès assassiné*, Bruxelles, Complexe, 1984, 186 p.
- SIRINELLI Jean-François, *Génération intellectuelle. Khâgneux et normaliens dans l'entre-deux-guerres*, Fayard, 1988, réédition, PUF, coll. « Quadrige », 1994
- THABAULT Roger, *Mon village. Ses hommes, ses routes, son école*, Presses de la Fondation nationale des Sciences politiques, réédition, 1993
- WEBER Eugen, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale. 1870-1914*, trad. fr., Fayard, 1983, 848 p.